

# Les cueilletes buissonnières du Centre Ethnobotanique de l'Etang de Virelles (Belgique)

**Emilie Hennot et Samuel Puissant**

Centre Ethnobotanique de l'Etang de Virelles  
Rue du Lac, 42 - 6461 Virelles (Belgique)  
centreethnobotanique@aquascope.be



## Résumé

*Cet article présente le projet d'enquêtes ethnobotaniques réalisé entre 2013 et 2015 par le Centre Ethnobotanique de l'Etang de Virelles sur le territoire de la Thiérache-Pays de Chimay en Belgique.*

*Il permet la découverte de l'association et de ses objectifs, de la méthodologie ainsi que d'une partie du résultat des enquêtes liée à ce que les auteurs ont intitulé les « formes de vie ».*

## INTRODUCTION

Implanté sur les magnifiques berges de l'Etang de Virelles, près de Chimay en Belgique, le Centre Ethnobotanique est un espace dédié aux relations entre les hommes et les plantes. Dans une démarche conviviale et participative, le Centre s'est donné, entre autres, pour missions de :

- ☛ récolter les savoirs, pratiques et usages anciens liés aux plantes sauvages locales
- ☛ diffuser auprès du grand public le résultat de ces enquêtes afin que chacun puisse se réapproprier ces savoirs populaires
- ☛ organiser des stages, formations, ateliers intergénérationnels et séminaires sur les thématiques de l'ethnobotanique
- ☛ fédérer les initiatives liées aux plantes sauvages en Wallonie.

De 2013 à 2015, nos enquêteurs, à pied, en stop, à vélo, en bus, en voiture, ont sillonné le sud de la Belgique pour aller à la rencontre de ses plus anciens habitants. Etudiants, bénévoles, jeunes en service citoyen et employés au Centre Ethnobotanique se sont fixé pour objectif commun de récolter les savoirs dans le but d'empêcher ce patrimoine inestimable de tomber dans l'oubli.

Cette enquête a été réalisée auprès d'informateurs habitant le territoire, très majoritairement depuis leur enfance, et ayant

entre 70 et 95 ans. L'époque évoquée de nombreuses fois dans cet article concerne donc une période débutant en 1945 jusqu'à nos jours.

Tous les enquêteurs ont suivi une formation spécifique dispensée par Emilie Hennot et Samuel Puissant, ethnobotanistes et responsables de projet : reconnaissance de la « flore populaire », techniques d'entretien, immersion dans la « culture locale », initiation au patois local et formation à l'encodage des données dans une base de données collective.

Durant les enquêtes, l'intérêt s'est porté sur les usages médicaux, comestibles et utilitaires des plantes sauvages, sur leurs symboliques et les noms populaires qu'on leur donne. Les enquêteurs ont également tenté de déceler, lors des entretiens, la manière dont les personnes perçoivent les plantes sauvages, les changements perçus par les informateurs dans le domaine de la médecine, les changements de mode de vie pour essayer de comprendre au mieux l'évolution des pratiques et des représentations.

Cet article présente une synthèse du travail de ces passionnés qui ont donné trois années durant, du temps, du talent et du cœur pour mettre en lumière ce que les voix, parfois tremblantes ou hésitantes, de nos anciens ont pu dire.

### Les enquêtes ethnobotaniques en chiffres

30 enquêteurs  
 130 personnes-ressources  
 160 plantes citées  
 960 usages différents mentionnés (dont 50% médicinaux)

Outre ces éléments chiffrés, les résultats des enquêtes montrent une belle diversité de points de vue sur le monde végétal et de « façons de vivre » avec lui. Sans doute pourrait-on même parler de *bio-diversité* culturelle. En ce sens que, pour chaque pan de la biodiversité végétale (nombre de plantes), il existe une diversité culturelle étonnante. La richesse des noms populaires de plantes est éclairante à ce sujet car dans chaque hameau, village ou cité, la plante arbore des noms de vécus, des noms pétris par le langage qui mute et se transforme à chaque nouvelle génération qui parle. Comme on peut le voir ci-après avec la *grande Berce*, une plante peut donc avoir une dizaine d'appellations différentes dans un rayon de quelques kilomètres...

Dans cet article, nous vous invitons à ouvrir la porte des maisons et des jardins de chez nous et vous dévoilons une part des intimités partagées.

Dans chacun de nos villages, des gens nous ont accueilli avec une farouche ouverture d'esprit et une bonne dose d'humanité. Toc, toc, toc !

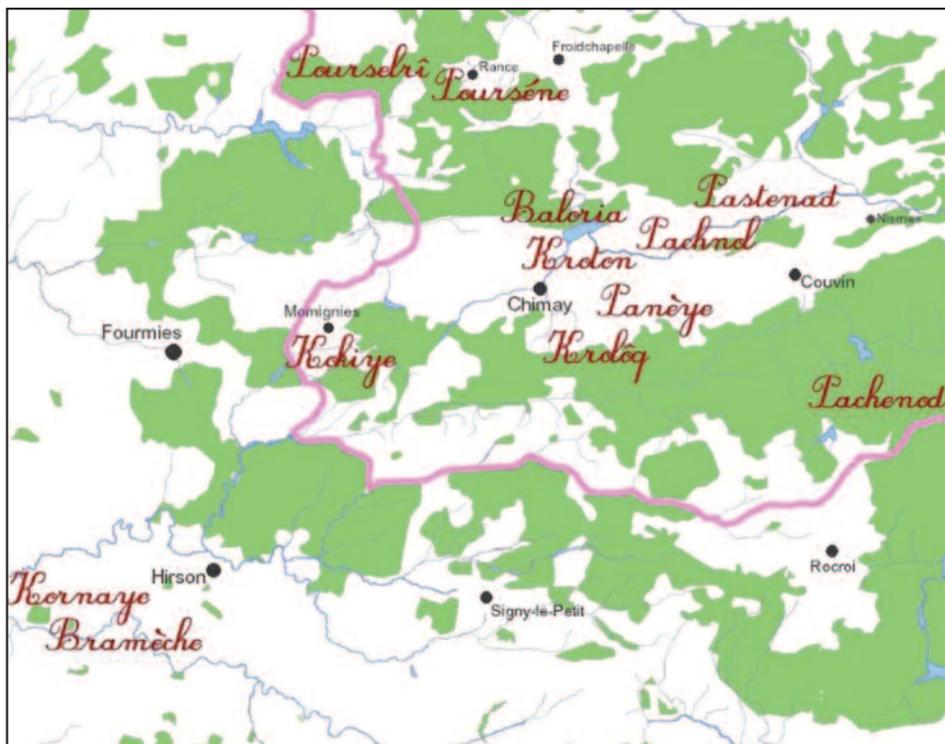
## 2. UN PROJET, UN TERRITOIRE

Si vous empruntez les sentiers du bocage de la Thiérache franco-belge<sup>1</sup>, que vous arpentez les tiennes ensoleillées<sup>2</sup>, que vous déambulez dans les innombrables prés que les haies sauvages subliment, longez les rivières et les étangs, pénétrez les grandes forêts de Fagne et d'Ardenne, vous pourrez sans doute vous rendre compte à quel point l'homme vit encore tout proche d'une nature qu'il a modelée au fil des générations, guidé par la relation étroite qu'il entretient avec son territoire.

Ici, l'observateur extérieur peut se rendre compte qu'on *habite* encore un *paysage*... Les saisons rythment encore, sans doute plus qu'ailleurs, la vie des gens.

L'hiver, on coupe le bois ; le printemps, on va « à *pichouli*» (pissenlit) et « à *jonquilles* » ; l'été « aux *kaklintchs* » (myrtilles) et « aux *meurons* » (mûres) ; l'automne au verger et dans les haies. Ce pays est vivant. Les hommes perpétuent le dialogue avec les éléments qui façonnent leur paysage familial.

Néanmoins, les formes de vie évoluent et, ici aussi, la modernité a bouleversé la campagne et le dialogue entre hommes et plantes. Il a suffi de quelques générations, après-guerre, pour oublier en partie la connivence que nous entretenions avec le monde végétal, et ainsi sensiblement nous éloigner de la nature.



Les différents noms populaires de la berce commune sur le territoire d'enquêtes (2014)

Et de nos jours ? Dans nos campagnes, les formes de vie se côtoient, se mélangent, se méconnaissent. Vie plus moderne pour certains, désir d'un retour à une vie plus simple et plus proche de la nature pour d'autres, et vies de nos anciens pris entre des mondes dont ils ne saisissent parfois plus tout à fait le sens.

Nous avons arpenté les villages et frappé aux portes des vieilles maisons où le tumulte de la vie moderne réussit mal à s'immiscer. Et là, on se rend compte à quel point la vie a changé :

« Bonjour Thérèse ! »  
 « B'jou m'petit ! »  
 « Il fait froid aujourd'hui hein ? »  
 « Ah ça ! Tin ké lé nwèr espèn son in fleur, c'est ké l'ivèr n'este né co daler (Ah ça ! Tant que les prunelliers sont en fleurs, c'est que l'hiver est toujours là »).

Et c'est vrai, ce matin-là nous avons vu les prunelliers dont les fleurs bravaient



Les échanges entre les enquêteurs, souvent jeunes, et les personnes âgées contribuent à changer le regard que porte une génération sur l'autre et à dépasser préjugés et appréhensions

le vent et la pluie glacée. À l'intérieur des maisons, il fait bon. Les bûches brûlent, le poêle ronronne, comme le chat. Thérèse a préparé une tisane « avec du pouyu et du tiyeu » (thym et tilleul) qu'elle a fait sécher en juillet et le miel du voisin François. Dans l'intimité de la solide maison de pierres, Thérèse raconte les matelas de fougères, les boutons de soldats accrochés au pull en laine de la tante Marie et les sirops de mûres quand la gorge grattait trop.

C'est surprenant de nous découvrir si curieux l'un de l'autre. De cette rencontre naissent plus de choses que ce qu'il s'est dit.

### UN PROJET D'ETHNOBOTANIQUE<sup>3</sup>

#### Récolter les savoirs anciens et contemporains<sup>4</sup>...

D'ici 2020, la plupart des personnes ayant vécu un lien pratique et quotidien avec les plantes dans l'entre-deux-guerres auront disparu, emportant avec elles tout un pan de notre culture locale, d'un patrimoine unique composé de savoirs, savoir-être et savoir-faire qui témoignent de la richesse des interactions entre les hommes et le monde végétal.

De génération en génération, par la vie pratique menée au quotidien dans les chaumières et par la proximité de ses membres, ces savoirs se transmettaient efficacement. Pas d'écrits officiels pour les fixer, hormis le livre de recettes de grand-mère. Un savoir qui vivait et évoluait à chaque fois que le nouveau passeur le sortait du placard de sa mémoire.

Ce patrimoine fragile, en voie de disparition, est encore palpable chez nos anciens, même si nombre d'entre eux témoignent déjà d'une époque dont ils ont à peine effleuré la substance. Les souvenirs les ramènent à une grand-mère entourée de ses pots de

plantes séchées de toutes sortes, à un papa qui tressait le saule au coin du feu, à des pratiques qui se mouraient au fur et à mesure que nos témoins grandissaient : « Ça, c'est core plus vieux qu' moi », nous dit l'Rob d'Aublain, 82 ans, « Ma grand-mère faisait de la tisane spéciale, si vous avez mal vot' dos, vos reins, y'avait toujours une tisane pour ça. Ma grand-mère elle faisait toutes sortes d'histoires comme ça. De mon temps c'était fini ça, ma maman le faisait déjà plus, y avait tout ce qu'il fallait au pharmacien, c'était beaucoup plus facile d'acheter au pharmacien que de l'faire soi-même ».

Face à ces souvenirs qui s'estompent, il y a urgence à s'intéresser à cette part de vie passée dont nous n'aurons bientôt plus l'occasion de saisir la pertinente et admirable singularité.

#### ...pour leur redonner sens aujourd'hui

Après-guerre, la progression de la technologie a entraîné de profondes conséquences sur les relations intergénérationnelles dans la région étudiée. D'une part, la transmission des savoirs et de l'expérience des ancêtres, héritage qui guidait chacun dans la vie, a connu une rupture : les jeunes dédaignant soudain le précieux savoir transmis par les anciens devenus « hors du coup ».

D'autre part, dans l'élan irrépressible de la société de consommation, l'homme moderne semble peu se préoccuper des générations futures, ce qui nous met face à un réel questionnement quant à l'avenir.

Face à ce constat, notre volonté d'action se situe à 2 niveaux :

- ☛ Favoriser la transmission entre générations, recréer du lien entre générations passées et futures en valorisant les savoirs détenus par les aînés.

Piliers inébranlables des équilibres familiaux, mémoires vivantes de la famille il y a encore peu, en quelques décennies, « les vieux » ont perdu en partie leur rôle social. Par cette collecte de témoignages, nous favorisons un véritable échange intergénérationnel qui permet la transmission et la valorisation de la mémoire des aînés et de leur redonner la possibilité de participer à la vie sociale et culturelle de la société en mutation. Cet échange entre enquêteurs, souvent jeunes, et personnes âgées contribue aussi à changer le regard que porte une génération sur l'autre, à dépasser les préjugés et les appréhensions

☛ Permettre aux jeunes générations de se réapproprier ces savoirs.

Récolter ces savoirs puis les ranger dans l'étagère d'une bibliothèque n'aurait aucun sens. Nous ne voulons pas de savoirs muséifiés, mais bien des savoirs « vivants ». Ce travail, nous le souhaitons utile. Utilisé. Réapproprié.

Nous espérons donner envie aux gens de s'inspirer des savoirs détenus par nos anciens, de les adopter, de les adapter, de les faire évoluer au regard de notre monde à venir et à construire.

Réapprendre ces gestes, « sortir dehors », cueillir les fleurs à faire sécher, jouer avec les branches de noisetier et les noix sèches ... Retrouver le bonheur des plaisirs simples et la fierté des choses faites soi-même, retrouver de l'autonomie dans nos choix de vie, diminuer notre dépendance vis-à-vis d'une société très mondialisée qui peine pourtant à créer des liens entre les éléments qui la constitue. Réinventer une relation à la nature plus respectueuse, une nature qui soit plus qu'un décor ou qu'un réservoir de ressources à exploiter et à épuiser. C'est tout cela que nous aimerions semer...

Que cette collecte de graines puisse germer dans le terreau de jardins possibles !

## EN GUISE DE RÉSULTAT DES ENQUÊTES : « DES PLANTES ET DES FORMES DE VIE<sup>5</sup> »

« Toute l'histoire des hommes s'enracine et s'abat avec les forêts, bruit dans les cimes, s'exalte et s'apaise au rythme des saisons florales. Chaque vieille haie en sait un épisode. Et la flore, témoin des commencements, ortie ou chiendent, sureau ou bardane, est toujours à nos portes, avec ses mêmes offres et ses signes tout prêts pour les passages d'intelligence », Pierre Lieuthagi.

Quelles plantes nos anciens, toujours vivants aujourd'hui, utilisaient-ils pour se soigner, pour se nourrir, pour se fabriquer des jouets de fortune ? Utilisaient-ils davantage les plantes en période de guerre pour se nourrir ou parfois pour pallier le manque de tabac ? Se souviennent-ils du nom qu'on donnait à telle plante dans leur village ? Voilà quelques-unes des questions qui ont ponctué nos entretiens.

Mais à travers celles-ci et à l'écoute des récits de vie des plus âgés, nous nous sommes aussi imprégnés d'une époque, des

moments de vie passés, des gestes d'antan et de la vie sociale qui en découlait, des perceptions de la santé naguère... Ce qui constitue, en partie, la manière de vivre une époque, ce qui dessine et modèle des formes de vie.

Comprendre les formes de vie dans lesquelles s'intègrent les pratiques liées aux plantes est essentiel pour saisir le sens, la substance des relations entre les hommes et les femmes et les plantes, et percevoir l'importance qu'inversement, ces relations engendrent dans toutes les sphères de la vie quotidienne.

Aujourd'hui, l'usage des plantes amorce son retour ; mais les formes de vie ont, elles, bel et bien évolué. D'autres relations au végétal naissent donc, s'entremêlent, s'entrechoquent, prennent un sens différent. Et de multiples questions émergent : quel rapport aux plantes entretenons-nous lorsque nous nourrissons nos bêtes en batterie avec des orties ? Quelle forme de vie en découle ? Boire de la tisane d'ortie ou de tilleul achetée dans une herboristerie revêt-il un sens différent que les gestes de cueillette d'antan ? Cela participe-t-il à la vie sociale ? Pourquoi les citadins semblent-ils davantage prompts à ce retour à la « nature » et au végétal<sup>6</sup> ?

Autant de questions passionnantes pour l'ethnobotaniste ; sa discipline a de beaux jours devant elle et continuera à lui donner des sujets de réflexion tant que l'homme ne pourra se passer des plantes...

## Une connivence ancienne avec les plantes

« C'était partout comme ça, tout le monde utilisait les plantes, mes parents, mes grands-parents, tout le monde avait ses petites recettes ».

« Du tilleul, on en avait toujours une ration pour l'hiver. Quand on avait le rhume ou un peu de fièvre, on en buvait une tisane ».

« Ma grand-mère, elle avait des boîtes avec tout un tas de plantes sur une étagère dans l'escalier de la maison. Il y avait là-dedans toutes sortes de choses : du thym, du laurier, de la sauge, de la menthe... ».

« Je me souviens quand on allait aux myrtilles... À la gare de Couvin, y avait un p'tit tram qui allait jusqu'à Rocroi et il passait à travers tous les bois. Au moment des myrtilles, on mettait 6 ou 7 wagons, toutes les femmes allaient aux myrtilles avec des seaux ».

D'après nos informateurs, avant les années 60, les plantes rythmaient la vie quotidienne, elles étaient au centre de la vie sociale, culturelle et économique de la population. Les cueillettes étaient un moment de rencontre, la branche d'aubépine le symbole d'un estaminet où il faisait bon se rassembler. « Quand en hiver on n'allait pas au bois, les hommes faisaient des paniers, des balais, des manches d'outils ». Les témoignages parlent d'enfants qui couraient les chemins et se fabriquaient balles de primevère et sifflets éphémères. On buvait breuvages et liqueurs qui sortaient tout droit de bocaux et bouteilles aux délicates odeurs.

De nombreuses personnes âgées ont encore en mémoire ces complicités qui ont même persisté chez certaines d'entre elles.

Mais pour beaucoup d'autres, elles ne sont plus que de vagues souvenirs qui remontent à leurs grands-mères ou grands-pères.

Certaines pratiques restent cependant bien ancrées dans la région. Le promeneur pourra apercevoir souvent, au début du printemps, les cueilleurs de pissenlits qui, seau à la main, arpentent les prairies à la recherche des « *muternes* » (= taupinières) qui cachent les pissenlits blancs tant appréciés en salade. Beaucoup préparent encore de la liqueur de prunelle. Parfois, de plus jeunes prennent le relais et s'inspirent de pratiques anciennes pour en créer de nouvelles : fabrication de pesto à l'ail des ours, récolte de sève de bouleau ou cure printanière de soupe à l'ortie.

Écouter nos anciens parler de leur enfance d'avant guerre nous a transporté à une époque complètement différente : « *Entre maintenant et ce que nous avons vécu, c'est un grand monde, c'est inimaginable* », nous dit Maxime de Dailly.

Pourquoi les modes de vie ont-ils été tant bouleversés ? Et en quoi ces changements ont-ils amené les gens à abandonner l'utilisation des plantes sauvages ?

Apparition du salariat, création de la sécurité sociale, évolution des activités de la femme dans la société, progrès techniques, croissance économique... Autant de mutations profondes qui, du point de vue économique, culturel, politique, environnemental et social, ont radicalement transformé les formes de vie. Ces mutations ont également bouleversé notre rapport à la nature et les pratiques qui y étaient associées.

## Métamorphose des formes de vie

Période charnière, la Seconde Guerre Mondiale a fait basculer la société occidentale européenne d'un monde à un autre :

« *Jusqu'avant la guerre, on ramassait tout. Et puis une fois que la guerre a été finie, on a eu de tout trop vite. Alors tout ça est tombé à l'eau, c'est pas croyable. C'est là que ça a coupé. Et puis il y a eu beaucoup de travail, tout ce que vous vouliez, les parents ont commencé à travailler tous les deux et on n'avait plus le temps de dire aux enfants "on ira chercher ci, on ira chercher ça"* ».

L'après-guerre a été marquée par toute une série de progrès techniques et une révolution industrielle sans précédent : « les Trente Glorieuses ». Confort. Facilité. Abondance :

« *L'agriculture, c'est beaucoup plus facile maintenant. Avant, il fallait faucher le grain à la lieuse ou à la main ou à la faux. On faisait des gerbes et puis on faisait des bisos. On les plantait pour sécher une quinzaine de gerbes selon l'temps* ».

« *On est passé d'une civilisation où la femme était femme au foyer, à une période avec les études supérieures, la femme au travail, en même temps on a apporté toutes les facilités. Quand on pense rien qu'à la lessive* ».

S'ils reconnaissent ces facilités comme un indéniable progrès et l'abondance comme un soulagement face aux périodes de disette, nombreux sont les témoins qui en déplorent les effets secondaires, le délitement de la vie sociale et de certaines valeurs comme l'autonomie, le partage, la solidarité, la confiance... :



La moitié des usages liés aux plantes dont nous parlent les anciens sont des usages médicinaux



Henri de Lompret et son sifflet de printemps en lilas

*beaucoup, ça a gâché tout, y a plus d'intimité. Entre hommes et femmes, y a plus de dialogue. Mais dans le temps on était tous à table, on était à 9 et on parlait, tout le monde disait son mot et c'était gai, maintenant on regarde la télé et faut se taire. Autrefois on vivait plus en famille et dehors ».*

*« Le temps de transmission des choses, c'était essentiellement au repas le soir. Il y avait une veillée le soir, y a plus de veillée maintenant, c'est la TV. Avant t'écoutes de la musique, quelqu'un jouait d'un instrument, tu chantais, tu parlais, t'avais des discussions, tu savais jouer aux cartes, tu vois. Voilà on avait le temps ».*

De manière générale, le rapport au temps a aussi beaucoup évolué : l'impression qu'avant, "on avait le temps", est très forte. Notamment pour cueillir et faire mijoter les soupes et remèdes d'antan :

*« La vie de maintenant elle est fort trépidante, y a personne qu'a le temps... ».*

*« On ne prend plus le temps de regarder une fleur pousser, d'écouter les oiseaux, donc automatiquement on ne fait plus attention à rien ».*

*« On a perdu tout ça. On trouve tout au magasin maintenant. Avant, il fallait bien le faire soi-même ».*

*« Est-ce que tu crois que les gens sont encore heureux ? Parce que dans le temps, on était heureux avec tout. Maintenant on a beaucoup de tracas pour tout. Quand t'as des enfants, t'as du tracas, c'est les études, c'est l'argent, c'est la situation, la vie est tracassante. On a eu des belles années après la guerre, il faut le dire, mais maintenant les belles années pour les jeunes c'est difficile ».*

*« La vie, qu'est-ce que je peux voir ? C'est qu'ils ont des jouets, ils ont des bonbons, ils ont tout ce qu'ils veulent en abondance et ils ne sont plus contents avec rien... ».*

*« On se demande pourquoi on a plus ces automatismes d'aller chercher des pissenlits par exemple. Parce que dans le temps, on vivait plus dans la misère que dans le luxe. Tandis qu'aujourd'hui, les jeunes - je ne vous en veux pas, c'est le système qui fait ça, on ne saurait pas lutter contre le système - mais maintenant, il faut du tout cuit dans l'assiette sans avoir sali ses mains. Mais pour eux, ça n'est pas du luxe, c'est indispensable. Les enfants voient leurs parents qui vont chercher des boîtes, qui les font chauffer et qui la partagent mais qu'est-ce qu'on a appris avec ça ? On en veut tant, mais il y a eu un coupage dans les racines ».*

De l'avis de nombreux interlocuteurs, l'apparition de la télévision au sein des chaumières a eu un impact considérable sur la vie sociale et a joué un rôle dans l'éloignement de la nature, et en priorité des enfants :

*« La télévision fait beaucoup de tort, faut pas les laisser regarder un point c'est tout. Ils ne s'intéressent plus à la nature, y'a bien autre chose, ils regardent à la TV tout ce qu'il ne faut pas, c'est tout ça qui amène la misère ».*

*« On n'avait pas de télé dans le temps, donc les gens étaient quand même plus près les uns des autres. La télé, ça abîme*

### La sensation d'un monde de plus en plus morcelé

Petit à petit, la vie semble s'être morcelée, comme si tous les domaines de la vie avaient été progressivement cloisonnés, mis dans des tiroirs alors qu'avant, ils semblaient former un ensemble cohérent et appartenir à la communauté. À l'époque, nos informateurs avaient le sentiment d'une certaine maîtrise de différents aspects de la vie ; aujourd'hui, une bonne partie de ces aspects a glissé aux mains de professionnels, d'experts, voire se sont institutionnalisés.

C'est par exemple le cas pour la santé, comme nous le verrons plus loin. L'alimentation est elle aussi de plus en plus spécialisée, produite dans des contrées lointaines et passant par des intermédiaires toujours plus nombreux.

C'est le cas aussi, du point de vue des informateurs et des auteurs, pour l'éducation et l'enseignement qui se sont vu confier désormais une part importante du rôle éducatif : les professionnels de l'éducation ont tendance à y cloisonner les disciplines, comme si l'une n'avait aucun rapport avec l'autre. Au collège par exemple, chaque discipline est maintenant dispensée par un professeur-spécialiste. Dans ce modèle, qui peine souvent à s'adapter à la diversité des jeunes concernés, les apprentissages peuvent manquer de liens entre eux amenant malheureusement une vision tronquée du « sens à grandir ».

Le cloisonnement s'est également imposé aux différentes générations, les unes ayant de moins en moins de contact avec les autres. On assiste à une spécialisation des espaces dédiés soit à l'une ou à l'autre génération : les crèches pour les petits, les maisons de retraite pour les personnes âgées, l'université pour les

jeunes, etc. Auparavant, les enfants avaient leur place et leur responsabilité dans l'organisation des tâches, ils côtoyaient les anciens qui finissaient leurs jours dans la famille :

*« Mes grands-parents avaient une ferme et quand je rentrais de l'école, je filais à la ferme. Quand c'était le moment des foins, j'adorais. Et c'était mieux parce que maintenant c'est les machines qui font tout en deux jours, et les enfants n'y ont plus leur place. C'est dangereux les machines, t'as pas connu le temps où c'était les chevaux de trait, les chariots et tout ça ! C'était une autre vie, y avait de la place pour les enfants jouer et travailler... ».*

Le salariat et l'officialisation du « travail pour vivre » ont joué un rôle dans la spécialisation des espaces, séparant le travail du reste de la vie. Cette évolution d'une société toujours plus morcelée permet difficilement d'appréhender le monde de manière globale. Ainsi, la perte croissante de maîtrise sur de nombreux aspects de nos vies, a poussé les gens, la communauté à se déresponsabiliser et à devenir plus dépendante du système en place. Afin d'éclairer ce constat, penchons-nous maintenant sur les moments d'entretiens portant sur les plantes médicinales et la santé dans son ensemble.

### Vers une perte d'autonomie. Un exemple : la santé

La moitié des usages liés aux plantes dont nous parlent les anciens sont des usages médicinaux. Grippe, toux, angine, ulcère, insomnie, rhumatismes, eczéma, diarrhée... Dans chaque maison, il y avait des plantes réputées pour tenter de soigner, en première intention, ces maladies pour lesquelles on allait rarement voir le médecin :

*« On n'avait pas peur d'une grippe, on n'appelait pas le médecin pour un rhume ou quelque chose comme ça, on se soignait par nous-mêmes, à la maison. C'est pas comme maintenant où on appelle le médecin pour trois fois rien. »*

Avec l'augmentation du nombre de médecins dans les régions rurales, le savoir détenu par la communauté, par les familles, par les femmes, a progressivement disparu du quotidien. C'est tout un pan de vie qui s'est professionnalisé, une tendance qui s'est davantage accentuée avec la mise en place du système médical scientifique.

Défiance des nouvelles générations envers ces savoirs populaires, et perte de confiance même dans le chef des anciens, ont été les malheureuses conséquences d'une telle évolution. Par effet de contamination, cette méfiance s'est généralisée à toutes les plantes sauvages, comme si leur usage n'était plus légitime, plus crédible :

*« Avant, on avait un bobo, on le soignait sur place, dans les familles comme au couvent. Quand il y a eu le docteur, il envoyait des médicaments. Je pense qu'alors les parents auraient eu mauvaise conscience de donner des simples alors que le médecin prescrivait un remède en pharmacie ».*

*« J'ai donné un remède contre les hémorroïdes à un camionneur qui en souffrait beaucoup et les médicaments ne faisaient aucun effet. Et ça la guérit. Il ne l'a jamais dit à son médecin parce que je*

*lui avais demandé de ne pas le dire, je ne voulais pas passer pour une rebouteuse <sup>7</sup> ».*

*« On n'avait pas peur d'utiliser les plantes, que maintenant on a parfois peur. Je vois, même moi qui ai connu un peu cette époque, je me demande si ça va faire de l'effet ? Il y a un doute qui s'installe et on n'ose plus avec fermeté les utiliser. On va chez le pharmacien chercher quelque chose ».*

La même évolution est à constater pour les plantes sauvages comestibles, allant même jusqu'à un déni des gens qui pratiquent encore l'art de cuisiner les plantes sauvages :

*« Moi je me souviens qu'à l'école quand j'ai dit qu'on mangeait des pissenlits à la maison, eh bien elles nous ont pris pour des sauvages ! »*

*« Y'a un gag dans le coin, y a des gens qui se moquaient des habitants de Robechies parce qu'ils faisaient de la tarte avec les fruits du cornouiller mâle ».*

En outre, à l'époque, de l'avis d'une majorité d'interlocuteurs, ils étaient *moins malades et plus robustes*.

Alors, serait-ce pour cela que nos anciens semblent un peu se méfier des médicaments ? Ou parce qu'ils ont secrètement gardé confiance envers les plantes malgré la désapprobation de leur entourage ? Ou bien peut-être parce qu'ils regrettent une époque où ils étaient plus autonomes face à la santé et à la maladie ? Peut-être étaient-ils moins à l'écoute de leurs corps que nous ? Peut-être « qu'ils ne se permettaient pas » d'être malades ? Peut-être étaient-ils réellement plus robustes physiquement et mentalement que nous aujourd'hui ? Des questions restent en suspens :

*« On donne beaucoup trop de médicaments aujourd'hui alors qu'on se soignerait bien avec des plantes. Parce que maintenant, c'est pour l'argent, le docteur donne des médicaments ».*

*« Moi j'suis d'jà contre les médicaments parce que ça fait du bien à ce que vous avez, et ça fait du tort al' restant de vot' corps. Celui qui prend pas de médicaments, il est bien sûr bien portant. Combien d' coup que j' vais dire, moi, j'ai un bon docteur, i'n'me donne pas d'médicaments ».*

*« Avant, les gens ramassaient les plantes dans les bois et se soignaient eux-mêmes. Les grands-parents le disaient et ça s'est toujours transmis. Je vais vous dire franchement, je crois que maintenant les gens vont revenir beaucoup aux plantes. On va être obligé d'y revenir parce que les médicaments, ça fait beaucoup de tort. Ça détruit beaucoup de choses et des fois, ça ne guérit pas, ça vous maintient en vie pendant des années. Moi, j'appelle ça des produits conservateurs. Maintenant c'est très cher et la médecine va devenir encore plus chère. Alors les gens vont avoir recours aux plantes, ils vont être obligés. On va y revenir ».*

### Vers une expropriation du milieu naturel ?

Enfin, une séparation s'est opérée entre les individus et le milieu naturel. Une majorité se sent « expropriés » de la nature et ont le sentiment de ne plus pouvoir cueillir ou fréquenter les bois comme avant.

Tout d'abord, l'environnement leur semble de plus en plus pollué. Et ils constatent eux-mêmes la raréfaction de nombreuses plantes auparavant répandues :

« *Maintenant ça n'arrête pas : les voitures, les tracteurs, les camions. Il y a une porcherie là au-dessus, alors c'est des gros camions qui passent et qui repassent, alors tout est empoisonné* ».

« *Quand le train est apparu, on n'osait plus aller chercher des plantes dans le bois, on avait peur des fumées qui pouvaient tout polluer* ».

« *Le lisier et les engrais ont fait mourir beaucoup de plantes dans les prairies, on ne voit quasi plus de bleuets, par exemple* ».

« *Des fraises des bois, avant on en voyait pleins, on en ramassait des seaux. Maintenant, ça a disparu tout ça.* »

D'autre part, certains évoquent les lois mises en place, perçues comme des freins à la cueillette et aux pratiques liées aux plantes :

« *On allait au bois chercher du noisetier pour faire de la vannerie. Maintenant, on ne peut plus aller au bois. C'est interdit, sauf si tu as une autorisation du garde. Donc tu ne peux plus aller cueillir du muguet, tu ne peux plus aller cueillir des mûres... Tu ne peux plus aller aux champignons non plus. Tous les bois par ici, tu n'as plus le droit de rentrer dedans. Non mais, je te dis nous autres, dans le temps, on allait au bois on prenait ce qu'on trouvait avec son courbet, on allait chercher des manches de fourches, des perches d'haricots... On pouvait aller au bois pour n'importe quoi, et c'était à tout le monde puisque c'était les bois de la commune. C'est l'évolution mais moi j'aimais bien d'aller au bois, ça s'est perdu ça a changé* ».

« *On ne va plus au bois comme on veut, il y a tout le Code forestier qui est assez contraignant. Quand j'étais petite, on allait au bois avec mes parents pendant toutes les vacances on courait, on pouvait aller où on voulait, maintenant c'est bien quadrillé, on ne peut pas s'éloigner des sentiers, on peut plus faire ci, on peut plus faire ça, on ne peut pas y aller à telle période. Pendant la chasse c'est interdit, et c'est le moment où l'on peut ramasser des champignons, des noisettes* ».

« *Maintenant, il y a des places où on ne peut plus rien couper. Avec Natura 2000, maintenant je ne peux plus rien toucher* ».

Si certaines limitations existent, tout n'est pourtant pas encore interdit, contrairement à ce que certains informateurs avancent ; en outre certaines limitations existent depuis bien longtemps. Cela renforce donc l'idée que ce sentiment d'expropriation du milieu naturel de nos anciens n'est pas seulement issu de ces lois.

La désertion des bois par la plupart des enquêtés est aussi probablement due à d'autres raisons. Jusqu'à la Seconde Guerre Mondiale, par exemple, les communes octroyaient une part de bois à chaque villageois pour se chauffer l'hiver. On peut donc imaginer qu'à l'époque, tout le monde allait au bois. Ce droit d'affouage a disparu



Les usages vétérinaires sont encore vivaces : ici, l'infusion de feuilles de potentilla ansérine pour la diarrhée virale des veaux

dans beaucoup de régions en Belgique comme en France. Beaucoup de villageois étaient également bûcherons périodiquement. Et même si la chasse était déjà réservée avant la guerre à une classe plus aisée, il y avait à l'époque beaucoup plus de petits braconniers qui chassaient l'une ou l'autre bête pour se nourrir.

La peur des petites bêtes, la peur de se perdre, la recherche de sécurité absolue, la pratique de loisirs de plus en plus codifiés et programmés sont autant d'autres facteurs plus contemporains de désertion des bois qui valent la peine, en ce sens, d'être questionnés !

D'ailleurs il est difficile de savoir aujourd'hui si ces codifications ont vu le jour parce que l'importance des pratiques liées aux plantes avait un impact trop fort sur les ressources naturelles, ou plutôt parce que, les gens, fréquentant moins la nature, ont adopté des comportements moins respectueux nécessitant l'instauration de ces lois.

Au fil des témoignages, on entrevoit le lien intime qu'entretenaient nos anciens avec leur milieu naturel. Au-delà des usages, c'est une connaissance subtile des chemins, des prés et des bois qui se transmet de génération en génération. On sait où se cachent les myrtilles et où cueillir la renouée. On attrape les hannetons les soirs de printemps et on observe le chardonneret se poser sur la cardère. Les enfants jouent sur les chemins tandis que les grands-mères y cueillent remèdes et salades et ce sont des morceaux de vies, des gestes, des savoirs qui se partagent au sein de son territoire. Le village, ses champs, ses bois et ses prés constituent l'horizon de la vie et des liens profonds, entre les habitants et avec leur milieu.

C'est peut-être cela une manière d'*habiter* et de *vivre un territoire*. C'est le connaître, en faire partie, l'arpenter, y avoir des pratiques, des gestes quotidiens. Si aujourd'hui, les villages, les bois et de manière générale le territoire sont en partie désertés, réinvestir ces lieux, y réinventer des manières d'y habiter risque peut-être d'être freiné par ces lois parfois trop limitantes.

## CONCLUSION

### Une rupture dans la transmission

Selon notre interprétation, ce qui transparait au fil de ces témoignages, c'est que des pans entiers de la vie d'autrefois ont, volontairement ou involontairement, échappé à la maîtrise des Thiérachiens :

« *C'est comme si tout ça, à un moment, ça nous avait échappé* », observe Josiane.

Accentués par la télévision et la facilité technologique, la perte de vie sociale, le chacun-pour-soi, ces éléments sont peut-être les causes fondamentales des multiples ruptures qui marquent notre société. Avec eux, on assiste à la désertion des cœurs de villages et du délitement de la vie nécessairement communautaire qui s'y jouait. Les enfants jouent moins dans nos rues, là où pourtant s'entremêlaient les générations, se créaient les relations, et où probablement aussi des savoirs se transmettaient :

« *Avant, les enfants étaient toujours dans le village, à jouer, à faire des bêtises, mais on ne s'inquiétait pas. On savait que tout le monde les surveillait un peu. Tout le monde se sentait un peu responsable des enfants du village. Aujourd'hui, on n'ose plus les laisser sortir, on se méfie des autres, on a presque peur que nos enfants rencontrent des gens* ».

« *J'ai quitté le village pendant 35 ans quand je suis partie travailler à Ottignies. Et quand je suis revenue, ça m'a vraiment marquée. Il n'y avait plus personne sur le pas de sa porte. Sauf Irma. Alors qu'avant tout le monde était là, dehors* ».

« *Je sais que maman, moi je n'ai pas connu, racontait que la fougère là, ils faisaient une litière pour les animaux avec. Ils allaient chercher les fougères et ils étalaient ça sur les trottoirs. Et le soir, s'il faisait bon l'été, ben ils s'asseyaient là-dessus. Et ils racontaient leurs histoires* ».

Une double perte de confiance s'est opérée : la confiance des uns envers les autres, et celle envers les savoirs détenus par le monde populaire et nos anciens. Or, la transmission permet un acte de confiance partagé. On comprend dès lors pourquoi cette double perte a provoqué une indéniable rupture dans la passation des savoirs et la qualité de notre toile de relations au monde.

### Être artisans de nos vies !

Petit extrait d'un échange entre Josiane et Baptistine :

J : *La modernité avec toute la chimie tout ce qu'on a mis sur le marché, tout compte fait, c'est plus facile d'aller chez le pharmacien que de faire une décoction. Alors c'est tout un savoir qui s'est perdu, on a acquis de nouvelles choses, mais on a perdu les anciennes choses qui ont leur place et qui sont fondamentales, je pense*

B : *Et du coup vous pensez que c'était mieux avant ?*

J : *Oui. Moi je trouvais ça génial, on faisait sa petite popote et alors, la voisine me disait « tu sais, chez moi, on fait comme ça quand y'a un rhume, quand on a une diarrhée ». Et ça se transmettait. C'était oral et ça faisait partie de notre culture et de notre savoir-faire. Avec le médecin, y'a plus le plaisir de la cueillette et y'avait un côté un peu magique*

B : *Les médicaments peuvent aussi avoir un côté magique, non ?*

J : *Oui, mais on n'y participe pas. C'est quelque chose qui nous est donné comme ça, on ne crée pas.*

Oui, nos anciens sont nostalgiques d'une époque où ils étaient jeunes, certes. Une époque qui n'était pourtant pas forcément rose, où la vie était parfois rude. Mais ils avaient le sentiment vital que leur vie leur appartenait et d'y participer pleinement : « *C'était la liberté. Aujourd'hui on est fliqué pour tout* » insiste Roseline d'Aublain.

Maîtriser sa propre vie, en être créateur, est source de bien-être, de confiance, de responsabilisation et de plaisir. N'est-ce pas tout cela aussi qui nous maintient en bonne santé ?

De cela, Gilbert, 82 printemps, cheville ouvrière et porte-parole de l'association « Fraternités ouvrières » à Mouscron (hors du territoire d'enquêtes) nous en parle à sa manière, en partant, lui, du jardinage et des plantes médicinales :

« *Le jardinage, c'est un moyen pour les milieux populaires de s'émanciper, de devenir créateurs. C'est un moyen à la portée des petites gens. Quand on est bien dans un cadre qu'on a créé soi-même. Parce que c'est ça le drame, hein, les gens reçoivent tout, ils ne sont plus co-créateurs de rien. Une fois qu'ils ont créé eux-mêmes, qu'ils ont fait pousser leurs légumes, même s'ils sont moins beaux, même quelque fois moins bons, que ceux qu'ils peuvent acheter, c'est un plaisir énorme, c'est une partie d'eux-mêmes. Le mieux, ce sont les plantes médicinales. Il y a beaucoup de gens qui viennent au club parce qu'ils ont des maladies et tout ça et veulent se soigner eux-mêmes avec des plantes. Et quand ils ont semé la plante, qu'elle est là, souvent ils n'en ont plus besoin.*

« Ça, combien de fois je l'ai remarqué ! » (Extrait du film documentaire «La jungle étroite» de Benjamin Hennot).

À l'évidence, cueillir, récolter, cultiver demande du temps. Le monde moderne a dogmatisé l'adage devenu populaire : « le temps, c'est de l'argent ». Et l'argent est indispensable à notre bonheur. Être actif et compétitif sont devenus les qualités requises dans une société où tout doit être valorisé, surtout le temps. Sagement, nos informateurs nous invitent subtilement à revoir la doctrine. À demi-mot, de manière détournée, ils nous proposent quelque chose qui pourrait ressembler à « du temps pour être avec les autres, être avec les autres pour être heureux ».

Recréer, revivre des pratiques liées aux plantes permet de redécouvrir une certaine autonomie, de prendre une part active à son propre devenir. Et cela peut être d'autant plus riche si cette autonomie s'acquiert et se vit collectivement.

À nous de nous appuyer sur le passé pour nous inventer des formes de vie, des manières d'être au monde !

### **POUR ALLER PLUS LOIN DANS LA DÉCOUVERTE DU PROJET DE RECHERCHE : LES PRINCIPAUX OUTILS DE VALORISATION MIS EN PLACE PAR LE CENTRE ETHNOBOTANIQUE**

Le livre « *Cueillette buissonnière dans le bocage : usages des plantes sauvages en Thiérache-Pays de Chimay* », ouvrage complet (140 pages) qui retrace le projet d'enquêtes avec toutes les données et réflexions compilées dans un livre richement illustré et très vivant, notamment avec son calendrier de recettes et remèdes mois par mois et ses 20 monographies de plantes locales.

Le Festival des Bonnes Herbes offre une bonne occasion pour découvrir le Jardin de Millepertuis, mille remèdes pour tous de mémoire, avec Samuel pour guide

### **Le Jardin de Millepertuis**

Un jardin intimiste et poétique qui vous invite à déambuler parmi nos étonnantes plantes compagnes et à découvrir la richesse de la mémoire vivante locale. Sur 25 ares, ce petit coin de paradis vous fera découvrir les plantes et leurs usages populaires, éclairés par des témoignages d'anciens. Nos ouvrages d'architecture végétale structurent les espaces thématiques qui invitent à réviser nos jugements sur les « mauvaises herbes » !

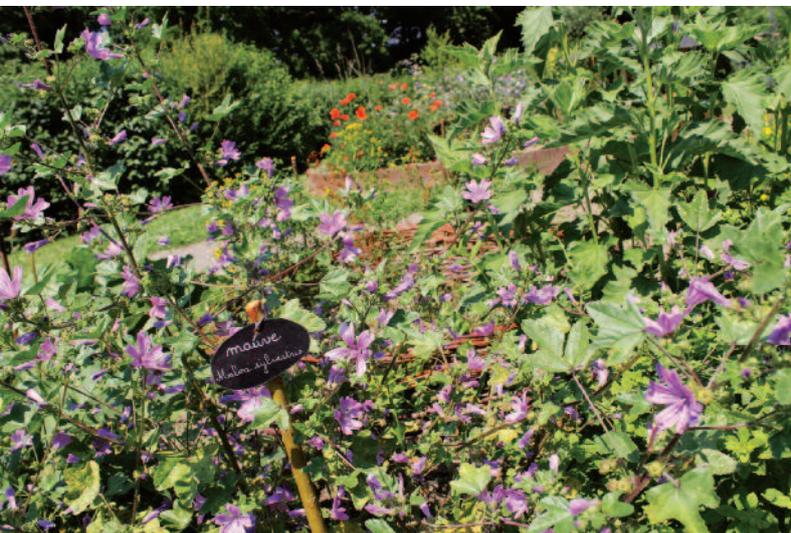
### **La « Maison des Plantes » et sa bibliothèque ethnobotanique**

Organisation de stages de 1 à 5 jours, toute l'année, pour jeunes, adultes, familles et groupes variés : formation d'enquêteur en ethnobotanique, découverte des plantes comestibles, plantes médicinales, vannerie sauvage, jouets de plantes, encres végétales, stages de « Sur-Vie douce » et d'autonomie en pleine nature, formations pédagogiques « Animer avec les plantes » et Cie.

Installée dans « La Maison des Plantes », la bibliothèque, accessible à tous sur demande, est constituée d'ouvrages de botanique, d'ouvrages pratiques, d'ouvrages universitaires et travaux d'enquêtes réalisés en Europe francophone.

### **Le Festival des Bonnes Herbes (1er week end de juillet)**

Un week-end de fête pour découvrir les plantes sauvages et leurs usages sous toutes les coutures : ateliers, balades, conférences, films, visites du Jardin, expositions,... pour découvrir les usages anciens et actuels des plantes du bord des chemins : cuisine sauvage, pharmacopée sauvage, jouets de plantes, ...



## Le Centre d'Interprétation de la Nature : l'Aquascope Virelles

L'étang de Virelles, c'est aussi une des plus grandes réserves naturelles du pays et un Centre d'interprétation de la nature à visiter en famille, entre amis ou y vivre une animation pédagogique voire une classe bleue avec votre école.

L'Aquascope Virelles a pour mission d'allier le tourisme, l'éducation et la protection de l'environnement. Il s'agit de garder l'affectation touristique du site mais de réduire son impact sur le milieu et de la mettre au profit de la sensibilisation.

Toute l'info sur <http://centreeethnobotanique.aquascope.be/> ou <http://www.aquascope.be/>



## NOTES

1. La Thiérache franco-belge est une région naturelle, non administrative, qui regroupe des régions de France et de Belgique où l'on retrouve des traits paysagers et architecturaux similaires : présence du bocage, de l'herbage, de reliefs vallonnés, d'un habitat dispersé, de maisons traditionnelles construites en pierres ou en briques et munies d'une toiture d'ardoises. Elle correspond globalement aux contreforts occidentaux du massif ardennais

2. Un tienne est une colline calcaire (anciens récifs coralliens) souvent géré en pelouse calcicole et réserves naturelles

3. L'ethnobotanique, selon nous, est la discipline qui étudie les liens entre l'homme et le végétal. Elle s'intéresse aux connaissances expérimentales des populations, aux savoirs populaires à l'égard des pratiques et représentations liées au végétal. Sa spécificité est d'allier les sciences humaines et les sciences naturelles, démarche devenue rare dans un monde où la plupart des disciplines sont cloisonnées, saucissonnées, appréhendant le monde de manière souvent parcellaire

L'ethnobotanique s'intéresse donc, par exemple, à la manière dont une population classe et nomme ses plantes, à la manière dont elle les utilise, à la symbolique qu'elle leur attribue, aux représentations qu'elle en a. En

d'autres termes, c'est tous les rapports d'une population au monde végétal qui sont étudiés par cette discipline

Après avoir investigué pendant de nombreuses années les régions de peuples traditionnels lointains géographiquement et culturellement, dans des sociétés où la nature structure encore de très nombreux aspects de la vie quotidienne, les ethnobotanistes analysent depuis quelques décennies les liens au végétal en Europe, en allant notamment fouiller les écrits et recueillir le témoignage des anciens

4. Nous entendons par "anciens" les savoirs et pratiques qui avaient cours lors de la période concernée, soit de 1945 à nos jours

5. "Les formes de vie" est une appellation des auteurs pour désigner la notion de "à quoi ressemblait la vie" de l'époque concernée. Cette appellation fera toujours référence à la relation qu'entretient l'informateur avec son environnement naturel

6. La source de cette réflexion émane des auteurs et est purement intuitive. Elle se base sur le profil des participants aux formations "usages des plantes" dispensées par les auteurs

7. Une rebouteuse désigne une personne n'ayant pas suivi d'études médicales qui prétend guérir certaines affections par des procédés non scientifiques.